

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François REMY

L'art Social...

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 211-215

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# L'Art Social...

Voici qu'il est à nouveau question de l'*Art social*...

Lassées par l'égoïsme infécond des thèses psychologiques, les jeunes écoles littéraires délaissent cette foire aux phénomènes sentimentaux que constituaient, il y a peu de temps, le roman et le théâtre, pour rechercher une forme nouvelle où s'incarneront des types généraux d'humanité, où s'exprimeront des sentiments communs à tout un peuple.

Comme la musique, la littérature vise à la symphonie et s'essaie à tirer de la complexité de l'âme moderne des thèmes dominants, descriptifs d'aspirations collectives.

Mais quelle tâche immense et périlleuse, dans un siècle d'universelle incertitude!

On venait de renoncer à l'art de convention dont l'idéal plat et faux avait déversé dans les âmes des torrents d'ennui ; on abandonnait, après une expérience concluante, l'idéal individualiste qui prétendait convier la foule à se sentir vivre dans des monstruosité exceptionnelles, fallait-il donc s'évertuer à traduire simplement cette sorte d'angoisse mortelle qui pèse sur le monde ?...

Certains l'ont pensé. Et pour créer un drame *social*, ils ont posé sur la scène les redoutables énigmes qui tourmentent les sociétés en état de gestation. Ils nous ont montré des foules affamées s'élevant, pleines de colère, contre des capitalistes féroce-ment jouisseurs ; ils nous ont décrit des grèves où l'on se tue et qui finissent par le triomphe de la fraternité révolutionnaire. D'autres ont livré au jugement des cœurs sensibles les tares sociales, les méconnaissances dont la justice est l'objet dans la vie des civilisés d'aujourd'hui.

Appelée à applaudir ou à siffler, la foule est demeurée

comme déroutée et hésitante... Allait-elle donc au théâtre, lisait-elle un roman pour y retrouver, forcée en couleur, l'histoire lamentable qu'elle vit tous les jours ?...

L'art digne de ce nom est un lever de soleil.

Quand les premiers rayons du jour s'éveillent sur la nature, ils ne livrent point seulement à nos yeux ravis les splendeurs de la création, ils nous en font aussi pressentir l'éternelle et magnifique origine. Par eux, l'invisible se révèle à notre âme, et plus le spectacle qu'ils éclairent est majestueux, plus le frisson de la gloire qu'ils chantent nous émeut.

L'art véritable est révélateur et libérateur :

Il vient prendre l'homme au fond de sa prison où il languit et il lui ouvre soudain les portes sur un horizon inconnu et merveilleux.

« Oui, c'est bien vrai, dit-il à l'homme muet et subjugué, tes chaînes sont tombées. Reconnais-toi dans la joie de ton être. Tu es fait pour une destinée sublime, pour l'adoration et pour l'amour. La mortelle division, dont tu souffrais dans l'intimité de ton âme, pour un moment a cessé. Vois, entends l'harmonie qui déborde ! Elance-toi vers la seule divine Réalité qui soit digne de tes désirs ! »

A cet instant, l'âme sort d'elle-même et prend véritablement conscience de sa grandeur. Il lui semble que l'aube d'une nouvelle création l'éclaire et qu'elle touche au port libre et ensoleillé dont le souvenir persistait au fond de sa mémoire.

Pour manifester l'idéal éternel, l'art doit se plier et s'asservir aux matérielles conditions. Il emprunte à l'espace la lumière, au temps la mesure. Prisonnières du rythme et du nombre, la poésie et la musique leur demandent la force mystérieuse qui éveillera en nous des

clartés inconnues. Prisonnières de la matière et de la mesure, la sculpture et la peinture font vivre les pierres et parler les couleurs. Il y a, dans cette concession et dans ce sacrifice, comme une vertu secrète, comme un acte fécond d'amour d'où s'engendre la Beauté.

Mais, s'il s'abaisse, l'art doit-il abdiquer ? Doit-il oublier son origine et sa mission ?...

Hélas, le monde est plein des fruits de cet oubli. A certaines périodes, l'art semble avoir cessé d'aspirer plus haut que la terre. Il se fait courtisan et marchand de tristes plaisirs. Au lieu de conduire et d'élever les multitudes, il s'attache à leurs pas, comme un histrion, comme un barde déchu. Des aspirations des masses, il ne retient que la violence, que le bruit extérieur et confus, sans prendre garde qu'au fond de ces ardents désirs vivait le souvenir invincible d'une Terre promise.

Idéalisme, réalisme, tels sont les deux pôles entre lesquels l'effort créateur des artistes oscille douloureusement. Et, quel que soit le génie du poète, du peintre ou du littérateur, quelle que soit l'envolée de leur âme, toujours le sentiment de l'inachevé, toujours l'aveu de l'impuissance à exprimer la beauté totale marqueront la fin de leurs œuvres. Parfois, au lieu de se révolter, au lieu de s'isoler, comme tant de génies connus, dans une souffrance farouche, l'artiste accepte sa condition d'exilé et s'élançait, sur les ailes d'un saint amour, vers le type idéal de la Beauté. Alors, par une divination de son cœur, il pressent des splendeurs que le génie orgueilleux n'avait pu deviner, et le monde admire, recueilli, les fresques angéliques qu'un moine avait peintes, sur les murs d'un pauvre cloître, pour Dieu seul!

Qui donc, cependant, s'aperçoit que nous avons, à notre portée, la plus belle expression d'un art vraiment social ? Où trouverons-nous, en effet, spectacle plus synthétique

et émouvant que celui dont nos cathédrales sont le théâtre, aux jours des solennelles fêtes ?

Ici, se déroule un drame puissant et surhumain, auquel la divinité et l'humanité s'associent. Les psaumes, dont le chant ondulé plane sur les foules, expriment, dans leur suprême lyrisme, les souvenirs prodigieux des peuples, leurs espérances, leurs cris d'angoisse, leurs chants d'amour. Les scènes liturgiques sont comme une figuration dont le symbolisme merveilleux éclate aux yeux des plus humbles.

Ici, le peuple entre dans la vérité de son rôle : il prend part au drame : il s'approprie les paroles des prophètes et des apôtres ; il converse avec Dieu, dans un dialogue incessant et grandiose où se retrouvent, à chaque instant, les pensées qui importent à sa consolation présente, à ses destinées immortelles. Autour de lui, la musique, le chant, les ornements sacrés, les lumières, l'éloquence s'unissent pour décupler l'essor de son âme et lui faire atteindre les régions divines où il verra son Dieu. Et si ses regards se portent sur le temple qui l'abrite, une symphonie nouvelle s'éveillera à ses yeux. N'est-ce point un cantique admirable que chantent ces pierres sculptées par les générations passées ? Ces piliers innombrables, dont l'élan se perd dans la nuit des voûtes, ces verrières embrasées où resplendent des figures de vierges et de martyres, ces fleurs et ces fruits, ces oiseaux et ces animaux sculptés partout, sur les chapiteaux des colonnes ou au creux des nervures ogivales, ne sont-ils pas comme un hommage de la création tout entière à l'Artiste incomparable, maître des secrets du temps et de l'espace ? L'Art exprimé ici dépasse tous les arts. Pour le bien comprendre, il faut s'être fait un cœur humble et pur, car ni il ne flatte, ni il ne corrompt.

Sa vertu met du baume sur les plaies qui saignent ; elle apprend aux hommes ce que peut être la fraternité

humaine quand elle s'appuie sur la paternité divine; elle donne de l'air à leur âme en lui révélant sa suprême dignité.

Les types qu'il nous présente, enfin, revêtent tous les aspects sous lesquels nous aimons à nous représenter la nature humaine : la grâce et la douce majesté de l'Enfant-Dieu, la beauté souveraine du Christ devenu homme, la pureté et la mansuétude de la Vierge-Mère.

Ainsi, l'art chrétien, dont l'Eglise est le centre, se trouve être pleinement social, il convient à tous les temps et à tous les hommes, parce qu'il exprime des sentiments éternels, parce qu'il manifeste l'acte d'amour et de beauté le plus haut, le plus vrai, le plus bienfaisant que les hommes puissent connaître et adorer.

RÉMY.